98

Le Chaperon
508

Théâtre royal
Bruxelles.
Soufflem

RÉPERTOIRE

DU

GYMNASE DRAMATIQUE.

4

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

RÉPERTOIRE

DU

GYMNASE DRAMATIQUE.

LE CHAPERON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET PAUL DUPORT.

PARIS.

POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Propriétaire du Répertoire du Théâtre de Madame,

RUE DU TEMPLE, N° 36.

1832.

3456

LE CHAPERON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET PAUL DUPORT;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 6 février 1832.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUS
Archives - Archief

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DE PRESLE, colonel.....	M. PAUL.
ANTÉNOR JOUSSE.....	M. NUMA.
Mme DE TRENEUIL, jeune veuve.....	Mlle L. FAY.
DELPHINE, sa sœur.....	Mlle DESPRÉAUX.
UN DOMESTIQUE.....	M. BORDIER.

La scène se passe à Paris, chez Mme de Treneuil.

LE CHAPERON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon — deux portes latérales — la porte à droite* de l'acteur est celle de l'extérieur, la porte à gauche celle de l'appartement de Mme de Treneüil — une table auprès de cette porte.

SCÈNE I.

Mme DE TRENEUIL, *devant la table, écrivant.*

Oui, je l'ai juré, oui, je l'ai signé, cette lettre partira aujourd'hui... ensuite, et aussitôt après le mariage de ma sœur...

DELPHINE, *entrant, à la cantonade.*

Courez, dépêchez-vous... d'autres fleurs...

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au theâtre, le premier inscrit tient la gauche du spectateur, ainsi de suite.

on arrivera déjà, que je n'aurai pas achevé ma toilette.

Mme DE TRENEUIL, *se levant.*

Quoi donc, Delphine?

DELPHINE *.

Ah! ma sœur, une contrariété affreuse... j'en ai presque pleuré... Si on savait ce que parfois plaisir nous coûte de peine!... Figure-toi les fleurs de ma coiffure qui n'allaient pas avec les bouquets de ma robe... aussi, c'est ta faute, quand tu m'abandonnes à moi-même, je ne fais que des étourderies... Ah çà!... mais toi aussi, en voilà une. (*Regardant mad. de Treneuil, qui est en demi-deuil.*)

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Pourquoi donc être ainsi parée?
Ce costume ne convient plus,
Lorsque chez toi ce bal, cette journée,
Rassemble tous mes prétendus,

* Delphine, Mme de Treneuil.

Quand mon choix, par cette alliance,
Va couronner tous leurs désirs,
Te mettre ainsi, c'est paraître d'avance
Porter le deuil de mes plaisirs.

Mme DE TRENEUIL.

Non vraiment ; mais tous ces jeunes gens qui te font la cour, se croiraient peut-être obligés à inviter la maîtresse de la maison ; au lieu que mon costume les en dispense... c'est comme si je portais écrit : « Messieurs, ne faites pas attention à moi... allez tout droit à ma sœur. »

DELPHINE.

Que je te plains d'être si raisonnable ! se priver d'une contredanse.... une contredanse ! Oh ! pour moi, je n'imagine pas de bonheur plus parfait... c'est si vif, si animé ! la pensée va deux fois plus vîte : légère comme nos pas... et c'est si amusant ! surtout quand on est comme moi, une demoiselle à marier... n'y eût-il que cette réflexion qui se présente involontairement : la main

qui presse la mienne avec tant de douceur, est celle peut-être qui doit me conduire à l'autel... ce cavalier si aimable, si attentif, toujours penché vers mon oreille, pour m'adresser de jolis riens... voilà, peut-être, celui que j'aimerai !... et dire cela, à chaque fois qu'on change de danseur... vois-tu, ça produit une variété d'émotions dont on ne pourrait jamais se lasser.

Mme DE TRENEUIL.

Qu'entends-je! et que signifient de pareilles idées? vous, de la coquetterie, Delphine?

DELPHINE.

Comment! ce serait là de la coquetterie?.. alors voilà deux mois que je suis coquette sans le savoir... et à présent que j'en ai pris l'habitude, comment donc faire?

Mme DE TRENEUIL.

Se hâter de faire un choix; car moi qui suis ta sœur aînée, ta tutrice; moi qui ai

promis à mon père mourant, de te servir de mère, et de te marier, je suis obligée de te conduire dans des bals, dans des assemblées qui m'ennuient à la mort, et toujours auprès de toi, obligée d'écouter tous les hommages, complimens, et déclarations qui te sont adressés.

DELPHINE.

C'est tout naturel... vous êtes mon chaperon.

Mme DE TRENEUIL, *souriant.*

Oui, l'on appelle ainsi dans le monde celles qui, comme moi, ont une jeune fille sous leur garde.

DELPHINE.

Un drôle de nom qui me fait toujours penser au Petit Chaperon Rouge.

Mme DE TRENEUIL.

AIR *du Baiser au Porteur.*

Oui, de la ruse et de la médisance
Du méchant, du loup ravisseur

Savoir préserver l'innocence,
D'un chaperon c'est l'emploi protecteur;
Tel est le mien... je veille sur ma sœur.
Garder autrui!... dangereux privilége!
Souvent moi-même, en dépit de ce nom,
J'aurais besoin, lorsque je te protége,
Qu'on protégeât le chaperon.

DELPHINE.

Oh! je sais pourquoi tu dis cela.

Mme DE TRENEUIL.

Comment?

DELPHINE.

Mon Dieu! oui... l'autre jour, au bal, chez M. Dorvilé, ce jeune homme qui te poursuivait si vivement, et qui s'est emparé, malgré toi, de ton bouquet, que tu avais laissé tomber... qu'il a bien fallu lui laisser.

Mme DE TRENEUIL.

Sans doute, et sous peine de faire scandale, car tous les yeux étaient fixés sur nous... et avec un fat, un présomptueux comme celui-là, il n'en faudrait pas d'a-

vantage pour faire croire... Tiens, tu ne peux pas t'imaginer ce que ma position a de faux et de pénible, et il me tarde que tu te sois décidée... pour quitter Paris, et rentrer dans la retraite.

DELPHINE.

Eh bien! ma sœur, je ne voulais pas en convenir, mais voilà peut-être encore un des motifs qui retarderont mon choix.... parce que je me dis : une fois mariée, établie dans le monde, je n'y aurai plus besoin de chaperon, et ma sœur le quittera... Oh! tu ne te trompais pas... c'est mon plaisir que j'y cherche, et voilà pourquoi je t'y retiens.

Mme DE TRENEUIL, *avec amitié.*

Voilà de tes mots, quand je veux te faire des reproches... Mais voyons, parlons raison, car c'est elle, et non pas moi, qui te fais un devoir de te prononcer... il me semblait que parmi tous tes adorateurs tu avais distingué M. Anténor.

DELPHINE.

Oh ! je les distingue tous... mais celui-là a l'air de m'aimer davantage.

Mme DE TRENEUIL.

Et tu l'aimes aussi, je l'ai vu, j'en suis sûre... sage, modeste, d'un excellent naturel.

DELPHINE.

N'est-ce pas?... avec lui, une femme serait maîtresse absolue.

Mme DE TRENEUIL.

Il a peu de fortune... mais des espérances... attaché à une des premières maisons de banque de Paris ; héritier d'un oncle très-riche, un des hauts dignitaires du clergé... et puisqu'il t'aime beaucoup, et que tu l'aimes un peu...

DELPHINE.

Mon Dieu ! ce n'est pas une raison, parce qu'enfin je n'aurais qu'à le prendre aujourd'hui, et qu'il s'en présentât demain un plus aimable... vois où j'en serais.

Mme DE TRENEUIL.

Delphine, y penses-tu?

DELPHINE.

Mais, toi, qui parles... toi, qui n'as que vingt ans, et qui es veuve.

AIR *du Piége.*

Toi, si jolie, et qu'entre nous,
Avec amour en tous lieux l'on contemple,
Pourquoi ne pas choisir un autre époux
Et me donner le bon exemple?
Puisqu'en effet, si je t'en crois,
Se marier est si bien dans le monde;
Ce qui fut bien une première fois,
Ne peut être mal la seconde.

Mme DE TRENEUIL.

Ne parlons pas de cela. (*Montrant la table.*) Je m'occupais là d'un autre projet, qui doit assurer mon repos et mon bonheur.

DELPHINE.

Comme tu me dis cela... est-ce que tu ne serais pas heureuse? Ah! ne parle pas ainsi

car cette idée-là va me faire pleurer, et j'aurais toute la soirée les yeux rouges... juge pour un bal !... tous mes prétendus me trouveraient laide, et ça n'avancerait pas mon mariage ; car, vois-tu, à cause de toi, et pour me punir, je veux me marier tout de suite ; pas plus tard que ce soir, mon choix sera fait... je vais le peser mûrement pendant les contredanses ! et je te promets d'être invariablement fixée, quand on commencera la galope.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Delphine.*

Les fleurs que mademoiselle a envoyé prendre chez Batton, sont dans sa chambre.

DELPHINE.

J'y cours bien vite.

LE DOMESTIQUE, *à mad. de Treneuil.*

Il y a en bas quelqu'un qui demande si madame peut le recevoir; M. de Presle.

Mme DE TRENEUIL.

Monsieur de Presle!... celui à qui ma famille a eu tant d'obligations. (*Au domestique.*) Faites monter. (*Le domestique sort. Mad. de Treneuil passe à droite.*) *

DELPHINE.

Ce nom-là!... ah! j'y suis... un jeune homme qui, avant hier, s'était assis près de moi, chez Mme Dorvilé... tu sais, cette soirée où est arrivée l'histoire du bouquet.

Mme DE TRENEUIL.

C'est vrai... il en a été témoin.

DELPHINE.

Et puis il a disparu tout d'un coup, et on ne l'a plus revu de la soirée... j'en ai été fâchée.

Mme DE TRENEUIL.

Est-ce que tu avais des vues sur lui?

* Mme de Treneuil, Delphine.

VILLE DE BRUXELLES - STADSBRU
Archives - Archief

DELPHINE.

Pour la concurrence... c'était un de plus, et d'après tout le bien que j'ai entendu dire de lui... un officier brave, spirituel, riche, qui a refusé la fille d'un pair de France avant *la loi*. Toutes ces demoiselles disaient tout haut qu'il a une passion dans le cœur; et chacune m'a dit ensuite tout bas que c'était pour elle... Comme il t'a parlé longtems, et avec un air d'intérêt!

Mme DE TRENEUIL.

Oui, nous nous étions vus souvent avant mon mariage, et il y a tant de charmes dans ces souvenirs de la première jeunesse.

DELPHINE.

Oh! je ne te questionne pas... est-ce que tu devines ce qui l'amène?

Mme DE TRENEUIL.

Moi? non.

DELPHINE.

Enfin, on le saura... puisqu'il vient de

lui-même, il te dira pourquoi... il ne partira pas sans s'expliquer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE PRESLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Presle.

(*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

DE PRESLE *.

Pardon, madame, je crains bien d'être doublement indiscret; car vous n'êtes pas seule.

Mme DE TRENEUIL.

C'est ma sœur.

DE PRESLE.

Ah! oui, je me rappelle... c'est mademoiselle que vous m'avez montrée avant hier, à cette soirée... et qui éclipsait par sa grâce toutes ses jeunes compagnes.

DELPHINE, *à part.*

Il m'a remarquée... j'en étais sûre.

* De Presle, Mme de Treneuil, Delphine.

Mme DE TRENEUIL.

Sans votre disparition subite, monsieur, j'aurais satisfait à votre demande, en lui présentant le fils d'un ancien ami de notre famille.

DE PRESLE.

Une circonstance imprévue que j'ai vivement regrettée... Trop heureux, s'il m'est permis de réparer ma perte.

DELPHINE, *à part.*

Nous y voilà.

LE DOMESTIQUE, *rentrant, à Delphine.*

Le commis de Batton a dit qu'il était pressé, et si mademoiselle veut choisir les fleurs pour ce soir...

DELPHINE.

Oui, je vais y aller... (*A part.*) Quel ennui! je serais peut-être mieux en cheveux... mais non... de jolies fleurs... et puis... il vient de me voir ainsi... cela me changera. (*Lui faisant la révérence.*) Monsieur... (*A*

part.) Il est fâché que je parte. (*Elle sort.*)

DE PRESLE, *à part.*

Je suis enchanté que la petite sœur nous laisse.

Mme DE TRENEUIL, *au domestique.*

Dès qu'on arrivera, faites entrer dans le grand salon, et avertissez-moi... allez.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE IV.

Mme DE TRENEUIL, DE PRESLE.

DE PRESLE.

J'ai mal pris mon tems, madame... à ces ordres, à ces apprêts je vois que vous attendez du monde.

Mme DE TRENEUIL.

Quelques amis... une réunion bien modeste ; une soirée de veuve... on dansera au piano, et si vous n'êtes pas effrayé...

DE PRESLE.

De rester auprès de vous... j'accepte avec

empressement, et néanmoins avec un peu de regret, madame.

Mme DE TRENEUIL.

Comment ?

DE PRESLE.

Me voilà forcé d'ajourner ce que j'avais à vous dire; car il s'agit d'un sujet trop important pour en parler au milieu d'un bal.

Mme DE TRENEUIL.

Savez-vous que vous excitez mon intérêt... et puisqu'on n'arrive pas encore, voyons, deux mots seulement... eh bien, monsieur?

DE PRESLE.

Eh quoi! madame, à mon embarras, vous n'avez pas deviné que je viens mettre entre vos mains le sort de ma vie entière.

Mme DE TRENEUIL, *à part.*

Encore un parti pour ma sœur... elle s'en doutait, la coquette... écoutons... c'est mon état... eh bien ?

DE PRESLE.

Avant d'entrer ici, tout me semblait fa-

cile, et maintenant tout m'alarme... comment réussir à vous intéresser en ma faveur?... Les paroles, les phrases d'usage expriment si mal un sentiment vrai... du moins vous me saurez gré, je l'espère, de n'avoir recouru à aucune médiation.... Mme Dorvilé, d'autres amies, ne m'auraient pas refusé la leur... eh bien! je n'en ai pas voulu, madame, c'est à vous seule que je m'adresse; ma cause ne sera plaidée que devant vous, et que par moi... si je m'y prends mal, n'importe... dans ma gaucherie même, vous verrez l'émotion d'un cœur bien épris, et vous en serez peut-être attendrie.

Mme DE TRENEUIL, *avec un sourire bienveillant.*

Le fait est, que depuis deux mois, voilà bien des déclarations que j'entends.

DE PRESLE.

Ciel!

Mme DE TRENEUIL.

Mais il y a dans la vôtre un naturel, un abandon qui persuadent.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUS
Archives - Archief

DE PRESLE.

Ah! vous me rendez le courage.... et quand je pense que même avant votre mariage... que depuis trois ans, sans avoir osé vous le dire, je vous aimais...

Mme DE TRENEUIL.

Moi, monsieur!... comment c'est à moi que vous vous adressiez?

DE PRESLE.

AIR *du Matelot* (de Mme DUCHAMBGE).

Eh quoi! cet aveu vous étonne?

Mme DE TRENEUIL.

De l'attendre j'étais si loin...
Vous ne m'aviez nommé personne.

DE PRESLE.

J'ai cru n'en avoir pas besoin.
Me parlant sans cesse à moi-même
D'un sentiment et si vif, et si doux,
Il me semblait que dire : *J'aime*,
Suffisait pour dire : c'est vous.

Mme DE TRENEUIL.

J'ai cru qu'il s'agissait de ma sœur.

DE PRESLE.

Et vous m'approuviez?

Mme DE TRENEUIL.

J'étais flattée pour Delphine d'une recherche aussi honorable : d'un parti aussi brillant.

DE PRESLE.

Et ces vœux ne vous semblent plus ni honorables, ni désirables, depuis que vous savez que c'est à vous qu'ils s'adressent.

Mme DE TRENEUIL.

Je ne dis pas cela.

PE PRESLE.

Vous le pensez, du moins... d'autres hommages ont prévenu le mien... je suis puni du respect que m'inspiraient vos vertus, de ce respect qui, pendant que vous étiez liée à un autre, m'a condamné au silence, m'a forcé à fuir votre vue. Mais enfin, et bien loin d'ici, du fond de l'Allemagne, j'apprends que vous êtes libre... j'accours, et j'hésitais encore à me déclarer... mais par bonheur,

on prétend que des revers, des malheurs ont presque anéanti la fortuue de M. de Treneuil et la vôtre... j'ai été plus brave alors ; et je venais vous offrir des richesses que, pour la première fois, je me sentais heureux de posséder... et votre refus renverse tous mes projets, toutes mes espérances.

Mme DE TRENEUIL.

Calmez-vous, de grâce.

DE PRESLE.

Non, madame ; non, je vois que vous en aimez un autre... son nom... de grâce, dites-moi son nom.

Mme DE TRENEUIL.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Personne !... je n'aime personne,
Je l'atteste, je le promets !

DE PRESLE.

Ah grand Dieu ! que vous êtes bonne !
Insensé !... je vous accusais,
Déjà je me désespérais.

VILLE DE BRUX
Archives

Mais non; j'avais tort de me plaindre;
De qui pourrais-je être jaloux,
Si pour rivaux je ne dois craindre
Que ceux qui sont dignes de vous?

Mme DE TRENEUIL.

Nul autre, monsieur, ne le serait, sans doute, plus que vous, sans la résolution que j'ai prise de ne point me remarier.... résolution que rien ne peut changer.

DE PRESLE.

Et moi j'espère que le tems, que mes soins, que mon amour...

Mme DE TRENEUIL, *froidement.*

Ne le croyez pas, monsieur... vous êtes trop galant homme, vous avez trop de droits à mon estime, pour que je veuille vous abuser... et à vous seul, et sous le sceau du secret, je veux bien confier ma situation... pendant trois ans qu'a duré mon mariage, j'ai été la plus malheureuse des femmes... non pas que M. de Treneuil ne m'aimât beaucoup; mais une jalousie aveugle, ef-

frénée, dont lui-même gémissait, a empoisonné tous les instans de sa vie... elle lui a fait négliger le soin de ses affaires, et de sa fortune... elle a hâté ses derniers momens, et lui a même survécu.

DE PRESLE.

Que dites-vous?

Mme DE TRENEUIL.

Prêt à mourir, il m'a fait jurer qu'après lui je ne serais jamais à un autre; et il est mort en emportant ce serment.

DE PRESLE.

Quelle horreur!

Mme DE TRENEUIL.

Et pourquoi donc?.... si cette dernière marque d'amour lui a prouvé la sincérité de ma tendresse, l'injustice de ses soupçons... si elle a adouci ses derniers momens... je n'ai fait que mon devoir, et je m'en félicite.

DE PRESLE.

Abuser de la foi du serment, pour enchaîner votre avenir!

Mme DE TRENEUIL.

Enchaîner!... il le serait sans cela; car j'aime peu le monde, où je n'ai trouvé que des chagrins, et je suis décidée à le quitter.

DE PRESLE.

Est-il possible!

Mme DE TRENEUIL.

Le repos et la solitude conviennent seuls à mes goûts, à mon caractère, à mes sermens... et aussitôt après le mariage de ma sœur, je compte me retirer à l'abbaye de Miremont.

DE PRESLE.

Vous n'exécuterez pas un semblable projet.

Mme DE TRENEUIL.

C'est déjà fait à moitié, ca[illegible] voici la lettre que j'écrivais ce matin à la[illegible] supérieure, en lui annonçant ma procha[illegible]ne arrivée.

DE PRESLE.

Ce n'est pas possible... vous réfléchirez... vous déchirerez cette lettre.

Mme DE TRENEUIL.

Vous ne me connaissez pas, monsieur. (*Appelant.*) André !

DE PRESLE.

Que voulez-vous faire ?

Mme DE TRENEUIL.

Vous prouver que quand j'ai pris une résolution que je crois sage et raisonnable, rien ne m'empêche de l'exécuter. (*Au domestique qui entre.*) Portez cette lettre à l'instant même à la poste. (*Le domestique sort.*)

DE PRESLE, *avec colère.*

Madame, voilà qui est affreux !

Mme DE TRENEUIL, *offensée.*

Monsieur !

DE PRESLE

Oui, sans doute... et puisque vous me réduisez au désespoir... je dois vous sauver

d'une résolution que vous regretteriez plus tard... je m'attache à vous : je ne vous quitte pas... à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la persévérance. Vous verrez sans cesse celui que vous rendez si malheux... il sera là, devant vos yeux, comme un reproche continuel.

Mme DE TRENEUIL.

Monsieur.

DE PRESLE.

Et si cet amour dont je vous poursuis, vous déplaît... vous gêne, vous contrarie... eh, bien ! tant mieux, je ne serai pas le seul à souffrir... vous serez comme moi, vous ne pourrez vous en défaire... vous y serez condamnée.

Mme DE TRENEUIL.

C'en est trop...

DE PRESLE.

Eh, quoi ! madame...

Mme DE TRENEUIL.

Oui, monsieur... et puisque la voix de

l'amitié, puisque celle de la raison ne peuvent rien sur vous... il faut se résoudre à se séparer à ne plus se voir, à se priver même de vos visites.

DE PRESLE.

O ciel! vous me renvoyez.... vous me chassez...

Mme DE TRENEUIL.

Non, sans doute; mais c'est vous qui m'obligez à ne plus vous recevoir... Adieu, monsieur.

(*Elle lui fait la révérence, et rentre dans son appartement.*)

SCÈNE V.

DE PRESLE, *seul.*

Oui, sans doute, je partirai, je m'éloignerai... à l'instant même... pour me venger, pour la forcer à me céder... mon honneur y est engagé... Mais comment y parvenir?... ce qu'elle m'a appris est terrible...

car je la connais; et avec ses principes, un tel serment est un obstacle invincible.... C'est-à-dire, invincible... tout peut se vaincre... tout peut s'oublier, quand on aime... mais c'est qu'elle ne m'aime pas encore... il faut donc, avant tout, se faire aimer, à force de soins et de tendresse, d'assiduité... (*Avec dépit.*) De l'assiduité!!! et je ne peux plus même la voir... elle ne me recevra plus; sa porte m'est défendue! c'est une gaucherie que j'ai faite là... Quitter la partie, c'est la perdre... et à quelque prix que ce soit, il faut trouver moyen de m'introduire de nouveau chez elle... d'y être admis, de m'y installer... oui, sans doute... mais si je sais comment m'y prendre...

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, DE PRESLE.

ANTÉNOR, *à la cantonade.*

Non, non, ne dérangez pas ces dames,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUS
Archives - Archief

j'attendrai... c'est une des prérogatives de mon état de prétendu... Eh mais! n'est-ce pas M. le comte de Presle?

DE PRESLE.

Anténor Jousse! mon ancien camarade de collége, que depuis quatre ans je n'avais pas rencontré une seule fois dans le monde.

ANTÉNOR.

C'est que, pendant ce tems, mon cher ami, j'en ai été tout-à-fait retranché, et séquestré; j'étais entré au grand séminaire.

DE PRESLE.

C'est donc vrai?... je croyais qu'on le disait pour se moquer de toi.

ANTÉNOR.

Non vraiment... moi, je n'ai jamais eu d'ambition; mais ma mère en avait... et comme c'était alors le seul moyen de parvenir...

AIR *du Partage de la Richesse.*

Sous l'empire, où régnait la gloire,
Dans les dragons je dus être englobé;

Quand régna la soutane noire,
Elle voulut de moi faire un abbé.

DE PRESLE.

Et maintenant, où quiconque pérore,
Monte sans peine aux grandeurs de l'état,
Si ta mère vivait encore,
Infortuné, tu serais avocat,
Mon pauvre ami, tu serais avocat.

ANTÉNOR.

C'est probable... je n'aurais pas pu échapper les robes noires... mais alors, mon oncle, qui est évêque, devait me pousser et me protéger; j'aurais fait mon chemin.... c'est-à-dire, non, parce que je n'avais pas de vocation... dans mes rêves, et même tout éveillé, je pensais toujours à un bon ménage, à une femme, à des enfans... c'était mal! cela m'aurait perdu... et à la mort de ma pauvre mère, j'ai quitté la soutane et je suis entré chez un agent de change pour faire mon salut.

DE PRESLE.

Est-il possible!

ANTÉNOR.

Oui, mon ami... il vaut mieux être un bon négociant, qu'un mauvais...

DE PRESLE.

Tu as raison... quelque état que l'on choisisse, l'essentiel est de l'exercer en honnête homme...

ANTÉNOR.

Mon patron m'a pris en affection... il voulait même me donner un intérêt dans sa charge, et alors ma fortune serait faite.... mais pour cela, il faudrait cent mille écus... et tout mon patrimoine réuni fait à peine le tiers de cette somme.

DE PRESLE.

N'as-tu pas des amis, qui seront trop heureux de venir à ton secours?

ANTÉNOR.

Est-il possible!

DE PRESLE.

Moi, tout le premier... j'ai plus d'argent

qu'il ne m'en faut, et si cela peut t'obliger, je te prête les deux cent mille francs qui te manquent.

ANTÉNOR.

Ah! mon ami! mon cher ami! c'est étonnant... on nous enseignait là-bas que la société était perfide... le monde corrompu... moi, depuis que j'y suis, je ne trouve que loyauté, générosité, désintéressement parmi les hommes.

DE PRESLE.

Fasse le ciel que tes illusions continuent... Tu acceptes donc?

ANTÉNOR.

C'est-à-dire, je ne refuse pas... mais, vois-tu, j'ai écrit à mon oncle l'évêque, qui est fort riche comme tu sais, pour le prier de m'avancer cette somme... je n'ai pas encore reçu sa réponse, qui, j'en suis sûr, sera favorable...et il aurait droit de se fâcher, ce bon oncle, si d'ici là je m'adressais à d'autres qu'à lui.

DE PRESLE.

C'est juste.

ANTÉNOR.

Mais je t'en garde la même reconnaissance... et je proclamerai partout ton amitié, ta générosité.

DE PRESLE.

Dutout... tu me feras le plaisir de n'en rien dire... ou nous nous fâcherons... Mais tu aurais un autre moyen de me rendre service.

ANTÉNOR.

Lequel, mon ami ?

DE PRESLE.

Apprends-moi comment tu es reçu dans cette maison ; et sur quel pied tu y viens ?

ANTÉNOR.

J'y viens dans un but légitime... mes idées de mariage me tiennent toujours, surtout depuis que j'ai vu Mlle Delphine, la sœur de Mme de Treneuil... une jeune personne charmante.

DE PRESLE.

C'est possible... je n'ai pas remarqué.

ANTÉNOR.

Ne me dis pas cela... cela me ferait de la peine pour toi... moi je n'en dors pas... j'ai des vertiges, des extases, j'en perds la tête... je m'embrouille dans mes *reports* et dans mes *fin courant*... et je ne conçois au monde de félicité que par elle.

DE PRESLE.

Pauvre garçon!... et tes vœux sont-ils bien accueillis?... te voit-elle avec plaisir?

ANTÉNOR.

Je n'en sais rien... mais elle rit quand elle me voit... c'est toujours cela... elle est si bonne.

AIR *d'Aristippe.*

Je suis toujours des traits de sa folie
Dédommagé par son bon cœur;
A la moindre plaisanterie
Toujours succède une faveur;

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRU
Archives - Archief

Un mot piquant me vaut une douceur.
Chacun me plaint d'un bonheur qu'on ignore...
Je laisse dire... et de moi, Dieu merci!
Pour peu qu'elle se moque encore,
Je suis sûr d'être son mari.

DE PRESLE.

Je comprends.

ANTÉNOR.

C'est pour elle que j'ai appris la musique... pour elle que j'ai appris la walse et la galope... et depuis ce tems-là elle m'a donné de l'espoir.

DE PRESLE.

Je t'en fais compliment.

ANTÉNOR.

Oui, mais nous sommes tant de danseurs... c'est-à-dire, tant de concurrens...

DE PRESLE.

Comment cela?

ANTÉNOR.

Madame de Treneuil, pour laisser à sa

sœur toute liberté dans son choix, s'est fait une loi, et un devoir de recevoir chez elle tous ceux qui s'annoncent comme prétendans.

DE PRESLE.

Est-il possible !

ANTÉNOR.

Oui, mon ami... d'ici à ce que sa sœur se décide, tous sont admis... il y a de quoi faire une contredanse à seize.

DE PRESLE, *vivement*.

Dieu ! que c'est heureux !

ANTÉNOR.

Et pourquoi ?

DE PRESLE.

Parce que plus il y aura de concurrens, et plus tu auras de gloire à l'emporter.

ANTÉNOR.

Je ne tiens pas à la gloire.

DE PRESLE.

Tu as tort... et je ne sais comment te remercier de l'idée... non... de la nouvelle que tu viens de me donner... tu es un brave et honnête garçon qui, en tout tems, peux compter sur moi.

ANTÉNOR, *le serrant dans ses bras.*

J'y compte, mon ami, j'y compte... et entre nous, c'est à la vie et à la mort.

DE PRESLE.

Tais-toi donc... voilà ces dames.

ANTÉNOR.

C'est vrai.

DE PRESLE.

Présente-moi à elles, je t'en prie.

ANTÉNOR.

De tout mon cœur.

SCÈNE VII.

DE PRESLE, ANTÉNOR, DELPHINE, *en parure de bal*, Mme DE TRENEUIL.

Mme DE TRENEUIL, *à part, apercevant de Presle.*

Comment! encore ici... après un congé aussi formel... je ne le reconnais pas là.

(*Anténor et de Presle s'inclinent.*)

ANTÉNOR, *prenant de Presle par la main.*

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Presle, mon ancien camarade... un militaire des plus distingués.

DE PRESLE, *passant entre Anténor et Delphine*.*

Mon ami Anténor est trop bon... il ne fallait pas moins que son patronage et sa recommandation pour oser vous adresser une demande, qui me semble, à moi, toute naturelle, et que vous trouverez peut-être bien téméraire.

* Anténor, de Presle, Delphine, Mme de Treneuil.

DELPHINE.

Et laquelle, monsieur?

DE PRESLE.

Je sais que de nombreux prétendans aspirent à la main de mademoiselle; et sans aucun droit... je dirai même plus, sans aucun espoir, je viens cependant me mettre aussi sur les rangs.

DELPHINE ET Mme DE TRENEUIL.

Est-il possible!

ANTÉNOR, *s'éloignant de de Presle.*

Quelle trahison!

DELPHINE.

Et c'est M. Anténor qui nous le présente! voilà par exemple, une confiance...

ANTÉNOR.

Du tout, mademoiselle.

DE PRESLE.

Je m'attendais bien à l'accueil peu favorable que je reçois.

DELPHINE.

Vous auriez tort, monsieur, d'interpréter en mauvaise part la surprise que me cause votre recherche, trop honorable, du reste, pour qu'on puisse s'en formaliser.

ANTÉNOR.

Encore un qu'on admet... et être trompé ainsi par un ami de collége.

DE PRESLE.

Écoute donc... on est rivaux en amour... et cela n'empêche pas l'amitié.

(*Il lui tend la main.*)

ANTÉNOR.

Laissez-moi, je ne veux plus rien de vous, et je ne croirai plus désormais à l'amitié des hommes... (*Regardant mad. de Treneuil.*) Je ne croirai qu'à celle des femmes.

(*Il remonte vers le haut du théâtre.*)

Mme DE TRENEUIL, *passant entre Delphine et de Presle* *.

Si quelqu'un ici a le droit de s'étonner

* De Presle, Mme de Treneuil, Anténor, Delphine.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

d'une pareille démarche, il me semble, monsieur que c'est moi.

DE PRESLE.

Dutout, madame, car c'est vous qui en êtes cause .. ce sont vos avis, vos conseils qui m'y ont déterminé.

ANTÉNOR, *venant entre mad. de Treneuil et Delphine.*

(*A mad. de Treneuil.*) Et vous aussi, madame, vous qui sembliez me porter quelque intérêt.

DE PRESLE, *à mad. de Treneuil.*

J'ai écouté la voix de la raison... la vôtre, madame.

ANTÉNOR, *à Delphine.*

Et c'est par raison qu'il vous aime?

DE PRESLE.

Oui, mon ami, une raison impérieuse.

Mme DE TRENEUIL.

La seconde fois que vous voyez ma sœur.

DE PRESLE, *galamment.*

Eh mais! une seule aurait suffi.

Mme DE TRENEUIL.

Mais songez donc, monsieur...

DE PRESLE.

Que vous laissez, m'a-t-on dit, la concurrence libre à tout le monde, et que j'aurais lieu, madame, de vous supposer (*en appuyant.*) des raisons toutes personnelles, si vous m'accordiez le privilége de l'exclusion.

Mme DE TRENEUIL, *à part.*

C'est-à-dire, qu'il va me croire jalouse. (*Haut.*) Je ne dis plus rien, monsieur.... que ma sœur prononce... mais qu'elle prononce sur-le-champ.

DE PRESLE.

Ce n'est ni juste, ni raisonnable... je n'ai pas, (*regardant Anténor*) comme bien des gens un mérite évident, et qui saute aux yeux... le mien, si toutefois j'en ai, est difficile à découvrir... il lui faut le tems de se faire connaître... et il faut au moins que mademoiselle me permette comme les autres de lui faire ma cour.

DELPHINE, *passant auprès de sa sœur* *.

Il me semble, ma sœur, qu'on ne peut pas empêcher...

ANTÉNOR.

Eh bien! qu'il se dépêche, et que cela finisse.

DE PRESLE, *froidement.*

Je commencerai dès que mon rival ne sera plus là... on ne peut pas exiger que je fasse ma déclaration devant témoin.

DELPHINE.

C'est juste.

Mme DE TRENEUIL.

C'est-à-dire, que nous sommes de trop.

DE PRESLE, *la retenant.*

Non, madame, je connais trop les convenances... votre présence est de droit, et de rigueur... vous êtes la tutrice, le chaperon de mademoiselle; et à ce titre, vous ne pouvez pas faire autrement que d'écouter ma déclaration d'amour.

* De Presle, Mme de Treneuil, Delphine, Anténor.

ANTÉNOR, *à mad. de Treneuil qui fait un geste d'impatience.*

Oui, madame... j'aime mieux que vous soyez là... Je serai plus tranquille... et puisqu'il faut que je m'en aille...

DE PRESLE.

Sans rancune, mon ami Anténor.

ANTÉNOR.

Si, monsieur; car moi, je ne suis pas comme vous... je ne vous prends pas en traître; et je vous déclare que si je peux trouver quelque bon moyen de vous nuire.

DE PRESLE.

C'est toujours comme cela entre amis.

ANTÉNOR, *hésitant à s'en aller.*

Sans adieu, madame, et vous, mademoiselle, je me recommande à vous... il va vous parler mieux que moi.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Je sais qu'il est plus éloquent,
Il sait mieux plaire et mieux séduire;

Il a plus d'esprit, de talent.

DE PRESLE, *à part et riant.*

Si c'est ainsi qu'il croit me nuire.

ANTÉNOR.

Il va, comme futur mari,
Vanter son amour, sa constance ;
Mais tout ce qu'il va dire ici,
Songez que c'est moi qui le pense.

(*A de Presle, avec fierté, en sortant.*) Adieu, monsieur.

(*Il entre chez mad. de Treneuil.*)

SCÈNE VIII.

DE PRESLE, Mme DE TRENEUIL, DELPHINE.

DELPHINE.

Ce pauvre Anténor!... il me fait de la peine... mais ce n'est pas un mal, qu'il ait quelque inquiétude... sans cela, il serait trop tranquille, et trop sûr de son fait.

Mme DE TRENEUIL.

Maintenant, monsieur, vous êtes satisfait... j'espère qu'au moins vous ne me retiendrez pas plus long-tems.

DE PRESLE.

Je tâcherai, madame; sans toute fois en répondre... car vous sentez que l'exposé d'une passion, ça demande toujours quelques développemens... je sais bien que ces sortes de choses ne sont guère amusantes, quand on ne les écoute pas pour son compte... mais lorsque c'est par état, et qu'il y a nécessité...

Mme DE TRENEUIL.

Oh! peu m'importe... je n'ai pas besoin d'entendre, et j'ai là mon ouvrage. (*Elle va s'asseoir auprès de la table*).

DE PRESLE.

Votre ouvrage... à merveille, madame... je n'y pensais pas... mais cela me mettra tout-à-fait à mon aise.

DELPHINE, *à part pendant que mad. de Treneuil s'assied.*

Je suis curieuse de voir comment il va me faire la cour... un militaire dont on vante l'esprit... ça doit être amusant.

(*Elle s'assied à côté de sa sœur, et les yeux baissés.*)

DE PRESLE, *s'assied auprès de Delphine, et après quelques instans de silence.*

Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire est bien simple... je désire être admis au nombre de vos prétendans.

DELPHINE, *après un silence.*

(*A part.*) Comment! voilà tout... les autres qui me faisaient de si jolies phrases. (*Haut.*) Monsieur, est-ce là le seul motif?

DE PRESLE.

Une telle question prouve la candeur et l'ingénuité de votre ame... car de la manière dont je me présente, ma réponse ne peut pas être douteuse. Je suis amoureux,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

mademoiselle : dans ma position c'est de rigueur.

DELPHINE.

Amoureux ?

DE PRESLE, *avec expression.*

Ah ! oui, l'on peut m'en croire ; et je ne serais pas ici, je le jure, si je n'y avais été entraîné par un penchant irrésistible.

DELPHINE, *à part.*

Allons, c'est un peu mieux... (*Haut.*) Mais ce penchant a été bien prompt... car vous me connaissez à peine ; et si j'étais sûre que vous fussiez sincère...

DE PRESLE.

Je m'y engage.

DELPHINE.

Je vous demanderais à quelle circonstance je dois attribuer votre amour pour moi ?

Mme DE TRENEUIL, *bas.*

Delphine...

DELPHINE, *bas.*

Mais dam', ma sœur, il faut bien prendre

des informations... c'est un soin qui vous regardait. Je fais là votre ouvrage.

DE PRESLE.

Un autre, mademoiselle, vous parlerait de ces coups soudains de la sympathie, si familiers dans les romans, et au théâtre... mais ce sont là des moyens tellement prodigués, qu'on n'y croit plus guère aujourd'hui. Moi, c'est différent, cet amour que je vous témoigne, mademoiselle, l'idée m'en est venue en pensant à madame votre sœur.

DELPHINE.

A ma sœur!...

Mme DE TRENEUIL, *se levant.*

Monsieur, que voulez-vous dire? oubliez-vous?...

DE PRESLE, *se levant*

Pardon, madame. N'oubliez pas vous-même, de grâce, que vous n'êtes ici qu'un témoin impartial, et désintéressé. Comme chaperon, vous regardez, vous écoutez; mais voilà tout.... Je suis seul juge des

moyens que j'emploie pour faire la cour à mademoiselle ; et celui-là n'est peut-être pas le moins naturel et le moins persuasif. (*Il se rassied.*) Oui, mademoiselle, je me suis dit : Une jeune personne élevée sous l'influence d'un pareil exemple ; formée à l'école de tant de vertus et de qualités ; recevant à chaque instant du jour ces impressions dont il est impossible de se défendre... mais ce doit être un modèle de raison, d'amabilité, de grâce. Ce doit être la perfection même!... Je ne me suis pas trompé, mademoiselle ; et vous concevez maintenant que j'ai d'excellentes raisons pour me dire amoureux de vous.

DELPHINE, *bas à mad. de Treneuil.*

Ma sœur, remerciez-le donc, il me semble que ça vous regarde plus que moi.

DE PRESLE, *regardant avec passion mad. de Treneuil qui baisse les yeux.*

Oui, mademoiselle, car jamais je n'ai aimé comme aujourd'hui.

DELPHINE.

Comment! monsieur, vous avez aimé déjà?

DE PRESLE.

Oui, mademoiselle.

DELPHINE.

Par exemple.

Mme DE TRENEUIL, *se levant.*

Monsieur... une telle confidence... à ma sœur!

DE PRESLE.

Et pourquoi non, madame... Oui, mademoiselle, c'est par ma franchise que je veux vous intéresser à moi, et en ce moment surtout, j'en ai besoin plus que vous ne pouvez le croire... écoutez-moi, d'abord... vous jugerez après... Une jeune personne... je ne vous dirai rien de ses qualités, de ses grâces... vous l'auriez trop vite nommée.

DELPHINE.

Je la connais donc?

DE PRESLE.

Vous devez la connaître.

DELPHINE, *à part.*

Ah! voyons, si je devinerai.

DE PRESLE.

Depuis long-tems, je l'adorais, et c'était pour la mériter que j'étais parti pour l'armée... nous étions à la veille d'un combat décisif, et je me disais : demain, je serai mort, ou digne d'elle. Comprenez mon désespoir : une lettre fatale m'informe de son prochain mariage! Éperdu, hors de moi, je voulais partir, déserter mon poste. Ce sang que je devais à mes frères d'armes, c'est pour elle, c'est pour la disputer à un rival, que j'aurais voulu le verser... mais l'honneur, le devoir! hélas! quelques jours après, j'avais revu mon pays, je volais auprès d'elle... il était trop tard.

DELPHINE.

Trop tard!... elle était mariée... et vous l'aimiez?

DE PRESLE.

Oui, mademoiselle..... autant que possible... je le croyais du moins... Eh, bien! je vous dirai avec la même franchise, et vous devez me croire, que l'amour que j'éprouvais alors n'était rien..... (*regardant Mad. de Treneuil.*) auprès de celui que j'éprouve aujourd'hui.

DELPHINE.

Est-il possible!

DE PRESLE.

Quelle différence!... il fallait rougir autrefois de ma passion, il fallait la cacher à tous les yeux... mais maintenant celle que j'aime est libre... je puis avouer un amour dont je suis fier; et quels que soient les moyens que j'emploie pour l'obtenir, ils ont un but trop pur, et trop légitime, pour qu'elle puisse m'en vouloir.

DELPHINE.

Non, certainement, monsieur, je ne vous en veux point de chercher à me faire la

cour..... (*on se lève.*) et tout ce que vous me dites-là... est tout-à-fait bien... pour les paroles..... (*A part.*) Il n'y a que les gestes et les regards... C'est singulier... il n'a pas l'air de tourner les yeux vers moi.

DE PRESLE.

Eh bien! mademoiselle?

DELPHINE.

Tenez, monsieur, il y a dans vos discours quelque chose qui a l'air d'être vrai, et qui intéresse..... qui fait qu'on voudrait vous savoir heureux, qu'on se reprocherait de vous laisser dans l'incertitude... et voilà pourquoi, quoique cela me fasse de la peine, je vous avouerai tout de suite... que quant à moi...

DE PRESLE.

Ah! mademoiselle! si c'est un refus que vous me réservez, daignez le suspendre encore... Je sais bien qu'on ne peut pas aimer en un jour, et à la première vue... Aussi,

je ne vous presse pas... prenez du tems... tout le tems qu'il faudra.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je ne veux que soupirer,
Et long-tems, amant sensible...
Oh ! le plus long-tems possible,
Permettez-moi d'espérer.
C'est par le tems, la constance,
Les épreuves, la souffrance,
Qu'on peut, du moins je le pense,
Mériter le nom d'époux !...
Laissez-moi donc, je vous prie,
Vous aimer toute la vie,
Pour être digne de vous.

DELPHINE.

Toute la vie... c'est un peu long.

DE PRESLE.

Ça m'est égal..... la seule faveur que je réclame, c'est la liberté de revenir, de vous voir quelquefois, tous les jours, le matin, le soir, à votre convenance ; et de ne vous parler que devant votre sœur..... toujours devant elle.

Mme DE TRENEUIL.

Monsieur...

DE PRESLE, *à Delphine, à genoux.*

Accordez-moi cette permission... et en revanche, je m'engage à ne vous rien demander de plus.

DELPHINE.

Mais relevez-vous, monsieur, relevez-vous.

DE PRESLE.

Vous consentez... Ah ! que je suis heureux !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANTÉNOR. *

ANTÉNOR.

Dieu ! que vois-je !... et qu'entends-je !

* De Presle, Delphine, Anténor, Mme de Treneuil.

DE PRESLE.

On me permet d'espérer... voilà tout... C'est là ce qui te fâche?

ANTÉNOR.

D'abord, monsieur, je vous prierai de supprimer ces familiarités-là... parce qu'enfin comme je ne vous tutoie plus.

DE PRESLE.

C'est juste.

ANTÉNOR.

Et en outre, je vous préviens que je vais parler contre vous, et pour faire connaître à mademoiselle la personne à qui elle permet d'espérer, je ne dirai qu'une seule chose, mais horrible, mais épouvantable... que je viens d'apprendre à l'instant.

Mme DE TRENEUIL, *avec émotion.*

Qu'entends-je!

DE PRESLE.

J'allais partir... mais je reste... je ne serai pas fâché d'avoir quelques renseignemens sur mon compte.

ANTÉNOR.

Comme ce n'est pas pour vous que je les ai pris, je ne suis pas obligé de vous les donner.

DE PRESLE.

Il me semble cependant que quand on accuse, ce doit être en face.

DELPHINE.

C'est juste !

DE PRESLE.

Quant à moi, je m'engage envers mon adversaire à ne pas l'interrompre ; qu'il lance contre moi son réquisitoire... je m'assieds là, muet, immobile, et fort de mon innocence. (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

DELPHINE, *à part.*

Par exemple, voilà qui excite ma curiosité. (*Haut à Anténor.*) Allons, parlez donc.

Mme DE TRENEUIL.

Parlez, Anténor.

ANTÉNOR.

A cet empressement, je vois bien qu'on

est maintenant pour lui... vous aussi Mme de Treneuil! Il vous a séduite, mais cela ne durera pas, quand je vous dirai que lui, qui recherche mademoiselle en mariage, il aime une autre femme.

DELPHINE.

Est-il possible!

ANTÉNOR.

Et qu'il s'est battu pour elle, la semaine dernière, à la suite d'un bal; on vient de le dire dans le salon... et s'il ose le nier, j'ai un moyen de le confondre, en vous montrant la blessure qu'il a reçue.

Mme DE TRENEUIL, *avec émotion.*

O ciel! une blessure!

ANTÉNOR.

Vous voilà, comme moi, madame, effrayée d'abord... parce qu'on a beau haïr ses amis.... le premier mouvement est pour eux... mais rassurez-vous... presque rien... une égratignure à la main droite... c'est une permission du ciel... tout juste ce qu'il fallait pour rendre témoignage à la vérité.

DELPHINE.

Moi, qui m'étais attendrie, qui le croyais la franchise même.

(*Anténor et Delphine remontant jusqu'au haut du théâtre.*)

Mme DE TRENEUIL, *à de Presle.*

Vous avez entendu, monsieur?

DE PRESLE, *se levant avec le plus grand sang-froid.*)

Parfaitement, madame.

Mme DE TRENEUIL..

Quant à moi, tout cela me serait bien indifférent... mais comme tutrice de ma sœur, comme obligée de veiller à son avenir, je ne puis me dispenser de vous interroger... qu'avez-vous à répondre.

DE PRESLE.

Que dans le recit d'Anténor... de monsieur Anténor, il entre beaucoup d'exagération; des faits mal présentés, plus mal interprétés encore; et qu'après tout, j'espère être jugé sur ma conduite ultérieure,

et non pas sur les rapports toujours suspects d'un rival, qui ne cherche à me perdre dans votre esprit que pour diminuer la concurrence. (*Il se rassied.*)

ANTÉNOR.

Voilà ce qui vous trompe, monsieur. Je n'ai agi que pour le bonheur de mademoiselle Delphine... son bonheur à venir... car moi je n'ai plus de prétentions... je me retire.

Mme DE TRENEUIL.

Que dites-vous?

ANTÉNOR.

Qu'en me mettant sur les rangs pour épouser mademoiselle, qui a cent mille écus de dot, j'espérais lui apporter une fortune égale à la sienne... mais je comptais pour cela, sur mon bon oncle l'évêque, à qui j'avais demandé deux cent mille francs... et je reçois de lui, à l'instant...

Mme DE TRENEUIL.

Cette somme?

ANTÉNOR.

Non, une lettre... où il refuse de m'envoyer cet argent.

Mme DE TRENEUIL.

Est-il possible !

ANTÉNOR.

Du reste, il m'envoie sa bénédiction... mais vous sentez que cela ne suffit pas pour épouser celle qu'on aime.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ainsi, je pars, mademoiselle ;
Recevez mes derniers adieux ;
Puisqu'un autre hymen vous appelle,
Puissiez-vous faire un choix heureux.
Par les grands airs craignez d'être éblouie,
Cherchez surtout candeur et bonne foi ;
Enfin prenez un mari comme moi,
Afin d'être toujours chérie.

DELPHINE, *le retenant.*

Monsieur Anténor... vous qui êtes si bon, vous seriez malheureux ! oh ! non j'ai pu

être légère, frivole... maintenant je me le reprocherais... et quoique vous soyez presque sans fortune, si ma sœur y consent, il me semble que c'est vous que je préfère.

ANTÉNOR, *hors de lui.*

Est-il possible !

DE PRESLE, *passant entre Delphine et Anténor* *.

Permettez, permettez... vous n'en êtes pas encore sûre.

ANTÉNOR.

Comment cela ?

DE PRESLE.

Mademoiselle a dit : *il me semble...* expression pleine de tact, de prudence et de raïson.

ANTÉNOR.

Il ne s'agit pas de raison, puisqu'elle me préfère...

DE PRESLE.

Pour le moment !... premier moment

* Delphine, de Presle, Anténor, Mme de Treneuil.

d'enthousiasme et de sensibilité, qui ne prouve rien... il faut attendre le tems et la réflexion...

Mme DE TRENEUIL.

Mais il me semble, à moi, que ma sœur vous a dit assez nettement...

DELPHINE.

Oui, monsieur.

DE PRESLE.

Non, mademoiselle.

DELPHINE, *avec impatience.*

Et je vous répète encore...

DE PRESLE.

Vous n'en savez rien vous-même.

ANTÉNOR.

Est-il obstiné!

DELPHINE.

Il ne me croira pas.

DE PRESLE.

Non, sans doute, tant que votre sœur sera là. (*A mad. de Treneuil.*) Oui, madame,

LLE DE BRUXELLES - STA
Archives - Archief

vous exercez sur votre sœur une influence, à laquelle mademoiselle cède sans le savoir... votre présence lui dicte ce qu'il faut dire.

ANTÉNOR.

Je vous dis que non.

DE PRESLE.

Je vous dis que si.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voici des dames qui arrivent au salon.

Mme DE TRENEUIL.

Je vais les recevoir. Anténor, Delphine, vous me suivrez. *(Elle sort.)*

DE PRESLE, *continuant toujours.*

Et je suis bien sûr que si je restais seulement cinq minutes avec mademoiselle je la ferais changer d'idée.

DELPHINE.

Est-il possible.

ANTÉNOR, *vivement à Delphine.*

Mademoiselle veut-elle me permettre de lui offrir la main?

DELPHINE.

Vous avez peur?

ANTÉNOR.

Moi! après ce que je vous ai dit de lui... après ce que vous avez fait pour moi... oh! non, plus de défiance.

DE PRESLE.

Eh bien! alors...

ANTÉNOR.

Eh bien!...

DE PRESLE, *lui faisant signe de partir.*

Eh bien!...

ANTÉNOR.

Eh bien! oui, et pour humilier son amour-propre, pour qu'il soit bien persuadé de votre indifférence, j'accorde les

cinq minutes... ne fût-ce que pour lui prouver qu'on ne le craint pas... et puis je serai là... et les portes du salon seront ouvertes.

DELPHINE.

Puisque vous le voulez... et pour vous faire plaisir, j'accepte. (*A part.*) Que peut-il avoir à me dire? (*Haut à Anténor*). Mais vous n'oubliez pas que nous ouvrons le bal ensemble.

ANTÉNOR.

AIR *du Premier Prix.*

Oh ! je reviendrai tout de suite,
Au premier coup d'archet.

DELPHINE.

C'est bien.

ANTÉNOR, *à de Presle.*

Vous le voyez, moi je vous quitte.

DELPHINE.

Mais allez donc...

ANTÉNOR.

Je ne crains rien !

Oui, quoi qu'à mon apprentissage,
Je veux me montrer désormais
Digne d'entrer en mariage;
Et pour le prouver je m'en vais.

SCÈNE XI.

DELPHINE, DE PRESLE.

DE PRESLE, *regarde autour de lui si on ne peut l'entendre.*

Personne...

DELPHINE.

Non, monsieur, et maintenant que ma sœur n'est plus là, et que je ne suis plus comme vous disiez, sous son influence... je vous répète de moi-même...

DE PRESLE, *gaîment.*

Que vous ne m'aimez pas.

DELPHINE.

Oui, monsieur... qu'avez-vous à dire à cela?

DE PRESLE.

Que je le savais, et que j'en suis enchanté.

DELPHINE.

Eh bien! par exemple...

DE PRESLE.

Et maintenant que je n'ai plus d'espoir... Je déclare à vous... mais à vous seule, qu'Anténor peut disposer de ma fortune... moi qui ne suis pas son oncle, mais qui suis son ami; je l'établirai, je lui prêterai tout ce qu'il faut.

DELPHINE.

Et tout cela, en ma faveur... c'est de l'héroïsme... pauvre jeune homme! vous êtes donc bien amoureux de moi?

DE PRESLE.

Pas du tout...

DELPHINE.

Qu'entends-je!

DE PRESLE.

Eh quoi! à travers l'ambiguité obligée de mes paroles... était-il donc si difficile de voir à qui elles s'adressaient?

DELPHINE.

A ma sœur... Eh bien! vrai... je m'en suis doutée un moment... et si vous l'épousiez, que je serais heureuse!

DE PRESLE.

Il y a tant d'obstacles.

DELPHINE.

Je le sais bien.

DE PRESLE.

Vous seule pouvez m'aider à les vaincre.

DELPHINE.

Parlez... disposez de moi..... je serai si contente de faire votre bonheur... celui de ma sœur!

DE PRESLE.

Et celui d'Anténor...

DELPHINE.

Les deux noces à la fois !... Que faut-il faire ?

DE PRESLE.

Déclarer tout haut et sans hésitation que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour mari.

DELPHINE.

A la bonne heure... Je préviendrai Anténor.

DE PRESLE.

Du tout... je m'y oppose.

DELPHINE.

Mais songez-donc..... Le tourmenter encore...

DE PRESLE.

Tant mieux..... J'ai besoin de sa rage et de ses fureurs..... Ça entre dans mon plan d'attaque.

DELPHINE.

Je lui dirai de gémir... de s'emporter.

DE PRESLE.

Il n'a pas assez de sang-froid pour cela... et à la gaucherie de sa colère, votre sœur devinerait..... Enfin, je ne veux que vous pour auxiliaire.

DELPHINE.

Pauvre Anténor! je ne pourrai jamais lui faire un pareil chagrin.

DE PRESLE.

Alors, c'est que vous ne l'aimez pas..... puisque c'est le seul moyen d'assurer son mariage et sa fortune.

DELPHINE.

J'entends bien..... Au moins, sera-ce long?

DE PRESLE.

Le moins que je pourrai... et si vous me secondez bien...

DELPHINE, *avec effort.*

Me voilà prête.

DE PRESLE.

Bien vrai? ma jolie belle sœur!

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRU
Archives - Archief

DELPHINE.

Oui.

DE PRESLE.

Point de faiblesse?

DELPHINE.

Non.

AIR *de Renaud de Montauban.*

DE PRESLE.

Commençons donc ; je les entends.

DELPHINE.

Je tremble!...

DE PRESLE.

Quel enfantillage!

DELPHINE.

Vous le voulez?

DE PRESLE.

Il le faut.

DELPHINE.

J'y consens.
De le tromper ayons donc le courage!
Et puis, au fait, c'est pour son bien.

DE PRESLE.

C'est trop juste, et combien de belles
A leurs amans sont infidèles,
Sans que ça leur rapporte rien,
Sans que cela rapporte rien.

SCÈNE XII.

ANTÉNOR, DELPHINE, DE PRESLE, Mme DE TRENEUIL.

ANTÉNOR, *à Delphine, allant auprès d'elle.*

Mademoiselle, voici bientôt la première contredanse... je venais vous en avertir.

Mme DE TRENEUIL, *à Delphine.*

Et moi, je viens te chercher..... On te demande de tous côtés ; et je ne m'attendais pas à te trouver seule ici, avec monsieur.

ANTÉNOR.

Ne la grondez pas, de grâce, c'est moi qui en suis cause.

Mme DE TRENEUIL.

Vous, Anténor?...

DE PRESLE.

Oui, madame; et je dois remercier ce cher ami du service qu'il vient de me rendre... Il m'a permis d'éclairer mademoiselle sur ses véritables sentimens.

ANTÉNOR.

Que dit-il?

DE PRESLE.

J'étais bien sûr qu'un mouvement de sensibilité spontanée avait seul dicté son premier choix; mais la réflexion devait m'être favorable.

ANTÉNOR.

Qu'est-ce que j'apprends là?... Mais non... ce n'est pas possible.

Mme DE TRENEUIL.

Delphine... serait-il vrai?

DELPHINE, *baissant les yeux et hésitant.*

Ma sœur...

DE PRESLE, *bas.*

Songez à votre promesse.

Mme DE TRENEUIL.

Eh bien?

DE PRESLE, *poussant Delphine.*

Allons donc...

DELPHINE.

Eh bien! je croyais que d'abord... j'en conviens... Mais ce que monsieur vient de me dire, m'a décidée en sa faveur.

ANTÉNOR et Mme DE TRENEUIL.

Ciel!

DE PRESLE, *à Mad. de Treneuil.*

Vous voyez.. je ne le lui fais pas dire.

ANTÉNOR, *allant à de Presle.* *

Monsieur, cela ne se passera pas ainsi, et nous verrons.

LES DAMES.

Monsieur Anténor!

* Delphine, Anténor, de Presle, Mme de Treneuil.

ANTÉNOR.

Non... non... il ne faut pas croire qu'à cause de mon ancien état...

DE PRESLE.

Plaire à coups de pistolet... joli système.

ANTÉNOR.

Il a raison!... et moi qui les ai laissés ensemble cinq minutes... cinq minutes, pas davantage..... *(Regardant alternativement Delphine et de Presle qui se font des signes.)* Et des signes d'intelligence..... Je suis anéanti... et c'est d'autant plus mal à vous, mademoiselle, que si vous m'aviez dit cela seulement il y a un quart d'heure, je ne m'étais pas encore arrangé pour être heureux... il n'y aurait pas eu de contre-coup; et peut-être plus tard... l'absence, la résignation, et de bonnes lectures..... Mais à présent!... Ah! j'en mourrai.

DELPHINE, *à part.*

Là! juste ce que j'avais prévu.

Mme DE TRENEUIL.

Anténor, mon ami!

(De Presle passe à la droite de Delphine.) *

ANTÉNOR.

Non, madame... pourquoi vous attendrir sur mes infortunes?... Ne prenez pas cette peine-là... je commence à m'y faire; dans la même journée, un ami d'abord; ensuite un oncle; et puis une amante... Il n'y a que vous, madame, vous seule qui ne changiez pas, qui ne changerez jamais, et que rien ne pourra séduire..... Aussi, dorénavant, amitié, parenté, amour, je ne croirai plus à rien... qu'à votre bonté, qu'à votre générosité... Je vais chercher mon chapeau.

DELPHINE, *à part.*

Dieu!... (*Haut et vivement.*) Anténor...

DE PRESLE, *bas.*

Imprudente!

ANTÉNOR, *se retournant.*

Vous me rappelez, mademoiselle?

* De Presle, Delphine, Anténor, Mme de Treneuil.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

DELPHINE.

Moi? non. (*Prélude dans la coulisse par la porte qui est restée ouverte.*) Ah! si fait, le prélude de la contredanse. (*Bas à de Presle d'une voix suppliante.*) Rien que cela. (*Il lui fait un léger signe de consentement, et lui rappelle ensuite qu'elle doit se taire, par un geste rapide, auquel elle répond par un clin d'œil.*)

ANTÉNOR.

Quoi! vous exigez encore?

DELPHINE.

AIR *de la Galope.*

Oui, si je ne m'abuse,
Voici le premier air;
Allons s'il me refuse,
Il me le paîra cher.

ANTÉNOR.

A souffrir cet outrage,
Je saurai m'efforçer:
Oui, j'aurai du courage,
Et je m'en vais danser.

ENSEMBLE.

DE PRESLE, Mme DE TRENEUIL, DE PRESLE, ANTÉNOR.

DELPHINE.

Oui, de la contredanse
Voici le gai refrain;
Et je crois que la danse
Bannira son chagrin.

Mme DE TRENEUIL.

Il me brave, il m'offense;
Je l'éloignais en vain;
Croit-il par sa présence
Détruire mon dessein?

DE PRESLE.

Son cœur de résistance
Contre moi s'arme en vain,
Et ma persévérance
Changera son dessein.

ANTÉNOR.

Pour moi plus d'espérance,
Mon malheur est certain;

Et cette contredanse
Est un nouveau chagrin.

(*Anténor donne la main à Delphine, et sort avec elle; la porte se referme, et on cesse d'entendre la musique.*)

SCÈNE XIII.

Mme DE TRENEUIL, DE PRESLE.

De Presle a suivi Anténor et Delphine, et au moment d'entrer dans le salon, il s'arrête, et s'inclinant, il dit à mad. de Treneuil.

DE PRESLE.

Vous me permettrez, madame, de les suivre... dans mon intérêt...

Mme DE TRENEUIL.

Un mot, de grâce, monsieur.

DE PRESLE, *à part, et revenant.*

On ne me renvoie plus... on me retient.

Mme DE TRENEUIL.

J'ai une explication à vous demander sur

votre conduite, qui d'un bout à l'autre me paraît une énigme inexplicable.

DE PRESLE, *froidement.*

Rien de plus simple, madame... Repoussé par vous... je me suis adressé à votre sœur. Je lui ai fait la cour, et je suis décidé à l'épouser.

Mme DE TRENEUIL.

A l'épouser !... Et si je l'instruis des aveux que vous m'avez faits aujourd'hui même ?...

DE PRESLE.

Vous le pouvez, madame... cette menace m'alarme peu... Si j'ai su prendre quelque ascendant sur elle vous ne le détruiriez pas par-là..... On se fie à ceux qu'on aime..... on n'a pas de peine à s'en croire véritablement aimé... et alors (*avec expression.*) on ne leur oppose plus une longue résistance.

Mme DE TRENEUIL.

Eh quoi !... tirer avantage de la crédulité d'une jeune fille.

DE PRESLE.

Et à qui la faute, si ce n'est à vous qui m'y forcez?

Mme DE TRENEUIL.

Ah! vous en convenez..... Vous l'avez trompée.

DE PRESLE.

Madame...

Mme DE TRENEUIL.

Et puis-je savoir par quelle magie, quel pouvoir merveilleux vous avez acquis ce prompt ascendant dont vous êtes si fier?

DE PRESLE.

Une magie toute simple... l'accent de la vérité.

Mme DE TRENEUIL.

De la vérité?

DE PRESLE.

Oui, madame, en suppliant votre sœur: comme votre image est toujours présente à ma pensée, je me suis involontairement fi-

guré que c'était à vous que je m'adressais ; et une fois que j'ai eu fait ce premier effort d'imagination, le reste m'a été facile. J'ai mis tant de feu dans l'expression de mes sentimens, je lui ai peint avec des couleurs si vives le désespoir qui m'attendait, s'il fallait vivre loin de vous..... je veux dire, loin d'elle..... que cette jeune personne n'a pas pu s'empêcher d'être attendrie, en se voyant aimée à ce point-là.

Mme DE TRENEUIL.

Aïmée... à merveille, monsieur ; par ce récit vous essayez encore de me faire croire à une passion impérieuse, irrésistible... cela est bon pour ma sœur..... mais pour moi, je n'ignore pas que cette prétendue passion vous laisse quelques intervalles de loisir... Car... j'hésitais à vous en reparler... attendu que, quant à moi, je vous le répète, rien ne m'est plus indifférent... Mais enfin, une intrigue amoureuse..... un duel l'autre semaine... (*De Presle, sans lui répondre, tire*

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRU
Archives - Archief

un bouquet fanné de son sein, et l'y replace aussitôt.) Que vois-je!... Ah! de Presle!... (*Elle se cache la tête dans les mains.*) *Il l'observe. — Un silence.* (*Elle reprend avec beaucoup d'émotion.*) Quoi! c'est pour ravoir ce bouquet dont un fat s'était emparé, que vous avez exposé vos jours?

AIR : *Simple soldat.*

Quelle folie!... ô ciel!... si j'avais su...
Mais j'en vois une encor bien plus à craindre
Dans le projet que vous avez conçu,
Par un dépit que le tems peut éteindre...
Vous de ma sœur vouloir être l'époux!
C'est aux regrets vouer votre existence;
Et maintenant ce n'est plus par courroux,
Que je persiste à parler contre vous,
Monsieur, c'est par reconnaissance.

DE PRESLE.

Vous êtes bien bonne, madame, de vous intéresser à mon sort..... ce n'est pas votre habitude.

Mme DE TRENEUIL.

Eh! monsieur..... si ce n'est pas pour

vous... c'est pour le bonheur de Delphine, auquel vous ne pensez pas.

DE PRESLE.

Eh mais! je vous ferai le même reproche, et avec plus juste raison; car c'est vous que cela regarde plus que moi. Comme sa tutrice, vous êtes responsable..... et son malheur... puisque c'en est un de m'appartenir, vous ne devez l'attribuer qu'à vous seule... à vous qui, d'un mot, pouviez l'empêcher.

Mme DE TRENEUIL.

Moi!... et comment?

DE PRESLE.

En vous dévouant pour elle.

Mme DE TRENEUIL.

Monsieur...

DE PRESLE.

Je sais ce qu'un tel parti a de pénible pour vous..... mais sans cela, où serait le mérite, où serait le sacrifice?... Je vous l'ai dit, madame, ou votre mari, ou votre beau-

frère, ou le malheur de votre sœur, ou le vôtre; choisissez.

Mme DE TRENEUIL.

Ni l'un, ni l'autre; car ma sœur ne peut se marier sans mon consentement... et je le refuse.

DE PRESLE.

Contraindre son penchant!

Mme DE TRENEUIL.

J'aime mieux sa douleur aujourd'hui que ses reproches plus tard... Et comme sœur, comme tutrice, je l'obligerai bien à m'obéir.

DE PRESLE.

De la tyrannie!... Cela porte malheur, madame... et dès que vous sortez de l'ordre légal, dès que vous tombez dans le despotisme... je sais les moyens qui me restent, et j'y aurai recours.

(*Il salue et sort.*)

SCÈNE XV.

Mme DE TRENEUIL, *seule.*

Peut-on pousser plus loin l'audace!... me braver à ce point!... Il s'en repentira! Il ne sait pas le service qu'il vient de me rendre... Oui, ce n'est plus par un scrupule exagéré peut-être... c'est pour lui... pour lui seul que je le refuse, et cela vaut mieux..... Je pourrais me croire dégagée d'un serment arraché à la faiblesse ou à la crainte..... je pourrais oublier toutes mes résolutions... je serais prête à me remarier, que tout autre aurait sur lui la préférence... Je le dis, sans dépit, sans colère, car je n'en ai plus... Je suis tranquille: et si ce n'étaient les craintes que m'inspire l'avenir de ma sœur.... Est-ce qu'en réalité elle l'aimerait à ce point-là?... Au fait, c'est possible..... une jeune personne à qui on répète qu'on l'aime éperdument, ne peut s'empêcher d'ê-

tre émue..... Moi-même, tout-à-l'heure, je ne sais ce que j'éprouvais..... et s'il faut qu'il ait produit le même effet sur Delphine, comment m'y prendrai-je pour la détacher de lui? Voilà surtout ce qui est affreux de sa part! c'est ce calcul de me réduire au rôle d'esclave avec lui, ou de tyran avec ma sœur!... Cela est indigne, cela révolte, et il y a des momens où on pleurerait d'être isolée sans défense... où l'on voudrait à tout prix avoir un appui... un vengeur... Ah! il était le mien auparavant..... au lieu de m'outrager, il me protégeait!... Et cette blessure... ce duel... ce bouquet!..... Allons, allons, ne pensons plus à cela; car je dois le haïr, et peut-être n'en aurai-je plus le courage.

SCÈNE XIV.

Mme DE TRENEUIL, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

Ah! madame, si vous saviez... quel complot!... quel tissu d'horreurs!

Mme DE TRENEUIL.

Qu'avez-vous donc?

ANTÉNOR.

Je viens de les voir tous les deux..... Ils dansaient.

Mme DE TRENEUIL.

N'est-ce que cela?

ANTÉNOR.

Oh! vous n'y êtes pas... Je me suis glissé doucement derrière eux... J'ai cru d'abord que M. de Presle m'avait vu... mais, non, grâce au ciel; et la preuve c'est qu'il continuait à lui parler avec feu... il lui disait: « Oui, votre sœur s'oppose formellement à » notre union. »

Mme DE TRENEUIL.

C'est vrai.

ANTÉNOR.

Ah! je vous remercie! Non, au contraire, c'est cela qui sera cause de tout..... Car M. de Presle ajoutait: « Il ne nous reste

» plus d'autre moyen qu'un enlèvement...
» et ce soir, après le bal... »

Mme DE TRENEUIL.

Et qu'a répondu Delphine?

ANTÉNOR.

Elle a répondu... je ne puis le croire encore..... elle a répondu : « J'allais vous le » proposer. » En ce moment, elle se retournait pour balancer... elle m'a aperçu... Elle a achevé tranquillement sa figure ; et moi, ne sachant plus celle que j'avais à faire..... j'accours... me voilà... je ne sais où donner de la tête... je ferai quelque malheur, c'est sûr... car je ne laisserai pas enlever mademoiselle Delphine.

Mme DE TRENEUIL.

Elle vient de ce côté... c'est elle.

ANTÉNOR.

Ah mon Dieu ! madame, soutenez-moi... Voilà la fièvre qui me prend... J'ai froid.

Mme DE TRENEUIL.

Laissez-moi l'interroger par degrés, avec ménagement... Vous surtout... pas un mot.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUS
Archives - Archief

ANTÉNOR.

Ah! je voudrais parler, que je ne pourrais pas. (*Il va s'asseoir auprès du guéridon.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DELPHINE *.

DELPHINE, *à part.*

Les voilà... à présent je suis au fait de mon rôle, et bien aguerrie contre ses reproches et sa colère.

Mme DE TRENEUIL.

Tu viens de danser, Delphine?

DELPHINE.

Oui, ma sœur.

Mme DE TRENEUIL.

Et avec qui, ma chère enfant?

DELPHINE.

Mais...

* Mme de Treneuil, Delphine, Ant[illegible]e sensible à

Mme DE TRENEUIL.

Tu hésites... tu te caches de moi, ta meilleure amie?

DELPHINE, *à part.*

Ah! si elle y met cette douceur-là.

Mme DE TRENEUIL.

Eh bien!... réponds.

ANTÉNOR.

Ah mon Dieu! mademoiselle, pourquoi ne pas le nommer?... on sait bien que c'est lui, M. de Presle... il ne vous quitte plus... il est toujours là.

Mme DE TRENEUIL.

Anténor!...

ANTÉNOR, *se levant.*

Oui, madame, oui je vous ai promis de me taire... aussi, je ne dirai rien... ça ne ne regarde pas... qu'il propose à mademoi- [illegible] enlever, qu'elle y consente... ça [illegible] égal... quand on n'aime plus les [illegible] Laissez-[illegible] ménagement

Mme DE TRENEUIL.

Il se pourrait!... tu aurais eu la faiblesse?...

DELPHINE.

Eh bien! oui, c'est vrai... j'ai tort; mais tant qu'il me parlera, qu'il me pressera, je ne pourrai pas lui résister... c'est plus fort que moi... tous les raisonnemens n'y pourraient rien. (*Affectant de pleurer.*) Ça ne servirait qu'à me faire pleurer davantage.

(*Elle cherche des yeux son mouchoir qu'elle a laissé sur le guéridon. Anténor le saisit avec empressement et le lui présente.*)

ANTÉNOR.

Le voilà, mademoiselle. (*A part.*) J'en aurais plus besoin qu'elle.

Mme DE TRENEUIL.

Malheureuse enfant! mais comment a-t-il pris cet empire sur toi?

DELPHINE, *avec intention.*

Eh! le moyen de ne pas être sensible à

son hommage... n'est-il pas brave, aimable, spirituel?

(*En ce moment Anténor passe à la droite de mad. de Treneuil.*)

Mme DE TRENEUIL.

Je ne dis pas non : mais...

DELPHINE.

Je ne vous parle pas de son rang et de sa fortune... mais n'a-t-il pas un mérite éclatant, l'estime et les suffrages de tout le monde?

Mme DE TRENEUIL.

Je ne dis pas non, mais...

ANTÉNOR, *bas à mad. de Treneuil.*

Mais pourquoi en convenir?

DELPHINE.

Vous avouez donc, avec moi, que jamais personne n'a été plus digne d'être aimée, n'est-ce pas, ma sœur?

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Et voir un amant sans défaut,
Qui, devant vous, pleure, soupire,

Et ne demande qu'un seul mot,
Afin d'apaiser son martyre...
Dites-moi donc par quel moyen
Refuser sans être inhumaine...
Ce mot, qui fera tant de bien,
Et qui coûte si peu de peine?

Dam'! il m'aime tant.

Mme DE TRENEUIL.

Eh! c'est là que je t'arrête... s'il t'avait trompée?

DELPHINE.

Oh! non, ma sœur.

Mme DE TRENEUIL.

S'il ne t'épousait que par dépit?... s'il en aimait une autre?...

DELPHINE.

Lui!... je ne le croirai jamais.

ANTÉNOR.

Quel aveuglement!

Mme DE TRENEUIL.

Si on te le prouvait?

DELPHINE.

Ce n'est pas possible.

Mme DE TRENEUIL.

Si, moi, qui te parle... je n'avais qu'un mot à te dire pour le détacher de toi... pour l'amener à mes pieds.

DELPHINE.

Vous, ma sœur?... Ah! je voudrais bien voir cela.

Mme DE TRENEUIL.

Eh bien! tu le verras... pour un moment seulement... et pour te préserver du danger que tu cours.

ANTÉNOR.

Oui, madame... c'est un devoir...

DELPHINE.

Oh! je ne crains rien, et je vous en défie...

Mme DE TRENEUIL.

Ah! tu m'en défies... c'est bien malgré moi, que j'aurai recours à la ruse, à la

tromperie... mais ton intérêt le veut... Le voici... Je suis d'une colère... vous allez voir, mademoiselle.

ANTÉNOR.

Oui, mademoiselle, vous allez voir.

DELPHINE, *à part.*

Je ne puis pas le prévenir... mais n'importe... une fois qu'il l'aura prise au mot...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DE PRESLE *.

Mme DE TRENEUIL.

Venez, venez, monsieur... nous connaissons vos projets.

ANTÉNOR.

On les connaît.

DE PRESLE.

Ce n'est pas difficile, madame; je ne les cache à personne.

* Anténor, Mme de Treneuil, de Presle, Delphine.

Mme DE TRENEUIL.

Ne cherchez pas de détours. Vous l'emportez, monsieur, je dois m'avouer vaincue... j'avais promis à mon père d'assurer l'avenir de sa seconde fille... de tout sacrifier pour elle, jusqu'aux promesses qui m'étaient les plus chères, jusqu'à mon propre bonheur... grâce à vous, il ne me reste plus que ce moyen-là de tenir ma parole... eh bien!..... puisqu'on m'y force, puisque, pour l'arracher à la séduction, je dois m'immoler moi-même, je me rappelle ce que vous m'avez dit tout-à-l'heure... voilà ma main. (*Elle la lui présente.*)

DE PRESLE.

Je ne l'accepte pas, madame.

Mme DE TRENEUIL.

Comment?

ANTÉNOR.

Encore cela.

DELPHINE, *à part.*

Ah mon Dieu! à force de feindre de

VILLE DE BRUXELLES STAD BRU
Archives - Archief

l'amour pour moi, est-ce que ça serait devenu vrai?... Pauvre Anténor!

Mme DE TRENEUIL, *se remettant à peine de son trouble.*

Quoi! monsieur... (*avec dépit.*) un refus!... après tant d'instances?... Ainsi, vous m'avez trompée, moi, nous tous!... et dans quel but?

ANTÉNOR.

Le plaisir de faire de la peine... il n'en a pas d'autre.

Mme DE TRENEUIL.

Répondez donc, monsieur.

DE PRESLE.

Et que vous dirais-je, quand je me vois si mal jugé par vous... pouviez-vous croire que je voudrais d'une main que le cœur ne suivrait pas?... que je me contenterais de ne lire dans vos yeux que la haine en échange de ma tendresse? d'enchaîner à mon sort une victime au lieu d'une amie; de savoir

enfin que je vous ai vouée pour jamais au malheur... (*Vivement.*) Oh! vous venez de le dire... et par-là vous avez presque fait en un moment ce que n'avaient pu faire ni le tems, ni la séparation, ni la perte de toute espérance... Ah! si je vous avais obtenue de vous-même; si mon amour pour vous avait triomphé d'un vain scrupule, d'un serment nul aux yeux de Dieu et des hommes... si un seul mot échappé du cœur, un geste, un regard, m'avaient appris que je ne vous suis pas indifférent... ah! Julie! c'est alors qu'à l'ivresse, au délire de ma joie, vous auriez connu tout votre empire... Tantôt même en venant à vous, à quelles illusions je me livrais!... Ce bouquet, ce gage que j'ai payé de mon sang, je me disais : qu'elle ne le voie pas, qu'elle ignore tout... et si mes vœux sont exaucés, le jour de notre union comme je jouirai de sa surprise, en lui offrant cette preuve de mon dévoûment, cet emblême plus beau, plus digne d'elle que tous les bouquets de mariée... Ce

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRU
Archives - Archief

jour-là, elle le portera pour moi... et ensuite il ne me quittera plus... Vain espoir! maintenant je vous le rends... reprenez-le... il ne peut plus rester sur mon sein... car pour l'y placer encore, il faudrait l'avoir reçu des mains de l'amour... tenez, madame... (*Il le lui présente.*)

Mme DE TRENEUIL, *après avoir hésité un instant.*

Ah! gardez-le.

DE PRESLE, *tombant à ses pieds.*

Qu'entends-je?

DELPHINE.

Ma sœur!

ANTÉNOR, *passant auprès de Delphine et à sa gauche.*

Ah! c'est bien fait, mademoiselle... vous aussi, on vous trahit!... ça vous apprendra.

DELPHINE, *sautant de joie.*

Que je suis contente!... mon petit Anténor, vous voilà agent-de-change... voilà

votre fortune faite... Remerciez votre beau-frère; car il l'est... ce n'est pas sans peine...

ANTÉNOR.

Plaît-il? qu'est-ce qu'il lui prend? Oh mon Dieu! il l'a tant séduite, que de désespoir, elle en perd la raison.

DELPHINE.

Du tout... ni la raison, ni mon amitié pour vous... car je n'ai pas changé un seul instant.

ANTÉNOR.

Qu'entends-je? quoi! de Presle! ah! je devine... et à présent, je crois aux amis, aux femmes... à tout.

Mme DE TRENEUIL, *à Delphine.*

Tu étais donc du complot?

DELPHINE.

Dam'! vous deviez faire mon mariage... eh bien... c'est moi qui fais le vôtre.

(*On entend la musique.*)

DELPHINE, *à Anténor.*

La musique... vite, vite, Anténor... et vos gants!...

Mme DE TRENEUIL.

AIR *de la galope.*

D'un premier mariage
Oubliant les tourmens,
De nouveau je m'engage,
Malgré tous mes sermens;
J'attends votre suffrage:
Ah! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux!

ENSEMBLE.

Mme DE TRENEUIL, DELPHINE ET LES AUTRES.

Mme DE TRENEUIL.

J'attends votre suffrage:
Ah! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux!

DELPHINE et LES AUTRES.

Ah ! par votre suffrage ,
Puisse , au gré de ses vœux ,
Son second mariage
Avoir un sort heureux !

FIN DU CHAPERON.